

## CONCLUSION

La géographie régionale s'oriente aujourd'hui vers l'observation et l'explication de la transformation des espaces, face à la mutation que la France a connue depuis qu'elle s'est délibérément tournée vers la civilisation industrielle et technicienne, dans les années 1955. Sur la plus grande partie du territoire non-métropolisé, la mutation bouscule une économie et une société restées largement traditionnelles. C'est le cas du Roannais et du Beaujolais textile, mais la crise de mutation, sensible ailleurs dès 1960, n'éclate ici qu'en 1965 et la reconstruction de l'économie est due pour l'essentiel à des mutations locales. Ce comportement original est lié à un type particulier de répartition des activités entre la ville et la campagne. Le Roannais et le Beaujolais textile se distinguent autant des campagnes agricoles que des vastes conurbations développées à l'époque de la révolution industrielle.

Cet "équilibre" entre la ville et la campagne s'est forgé au cours de la longue histoire du travail industriel. Il est apparu à l'époque moderne, selon le système manufacturier, comme dans la plupart des campagnes pauvres. Mais grâce à une adaptation continue il s'est maintenu à l'échelle de la région, alors qu'ailleurs il a été balayé ou s'est contracté à une ville, lors de la mécanisation. Il a conservé beaucoup de ses traits originels à cause d'une situation en marge des grands foyers économiques. C'est à la fois un fait de conditions naturelles, pour ce bassin entouré de montagnes, et le fait de la volonté des hommes. Les descendants du patronat cotonnier, qui avait atteint aux dimensions de la grande industrie, ont refusé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la voie du progrès technique et de la concentration. L'absence de dynamisme de l'économie nationale allait laisser trois quarts de siècle de survie à leurs affaires. Le maintien de conditions archaïques laisse subsister un réservoir de main d'oeuvre docile, une classe moyenne pléthorique de marchands de produits agricoles, de contremaîtres et de représentants, prompts à saisir toutes les occasions favorables pour manifester leur esprit d'entreprise et leur ingéniosité. C'est ainsi que seront assurés la substitution progressive de la bonneterie au tissage et l'éclosion de la troisième génération d'industries spontanées au moment de la crise de 1965.

L'originalité de ces conditions socio-historiques rend particulièrement significatives les similitudes dans les mécanismes de la confrontation à l'économie moderne, constatées ici et dans bien d'autres régions de l'espace non-métropolisé. L'écroulement des résistances que les survivances de l'économie ancienne opposaient à la pression de l'économie moderne s'est traduit par l'accentuation des déséquilibres internes entre zones de croissance et zones d'abandon. Dans ce domaine, aux lois économiques générales, se superpose l'inégale disposition à adopter le progrès. La réaction des agents de production, positive ici avec effet d'entraînement, limitée à quelques individus dans les zones d'indifférence, quasi absente dans bien des secteurs prospères hier, bouleverse la hiérarchie des espaces. Au même lieu, le dynamisme affecte différemment les divers secteurs, industriel, agricole et des services, et même le secteur industriel qui a ses branches progressives et ses branches figées. A cela s'ajoute la représentation que les collectivités se font de leur situation présente et de leur avenir, qui transparait dans la composition et les décisions des conseils municipaux. Il n'y a pas toujours concordance entre le dynamisme économique et le degré d'ouverture des collectivités et cela rend encore un peu plus complexe notre carte.

Cependant, ce n'est pas puzzle indéchiffrable. Certes, il ne faut plus rechercher de pays homogènes, mais des stades d'évolution, qui traduisent l'aptitude à tirer parti des potentialités du milieu naturel et du milieu humain. Il y a les campagnes en voie d'abandon, où l'agriculture paysanne et le genre de vie mixte n'ont pas été relayés par des activités nouvelles, où la population diminue et vieillit. Dans les hautes vallées montagnardes, desservies par l'isolement qui entrave la pénétration des innovations et par l'exiguïté des terroirs cultivables et la petite taille des exploitations, les densités diminuent au point de ne plus permettre le maintien d'entreprises viables, comme dans la vallée de l'Azergues. Ces campagnes inhospitalières sont parfois des campagnes "fatalistes", où l'on n'a plus le courage d'entreprendre et où les collectivités conservent les habitudes du passé, mais la correspondance est loin d'être totale. C'est certainement dans le Beaujolais textile que le réveil de l'opinion, à la suite de la crise de 1965, a été le plus marqué. Par contre, les pays d'embouche de la plaine sont sans doute les plus sclérosés, et par leur agriculture figée et par la force qu'y conservent les traditions. C'est le cas des villages autour de Roanne. Le Brionnais occupe bien souvent sur nos cartes la dernière place.

Aux bons pays sclérosés, font pendant les centres déchus. Ce sont des chefs-lieux de canton, marchés ruraux et relais routiers, comme La Pacaudière

et Saint-Symphorien-de-Lay, ou les petites capitales d'un âge textile dépassé, comme Thizy. Face au déclin des anciennes activités compensé en partie par des décentralisations, on ne trouve pas d'initiatives autochtones adaptées aux conditions nouvelles. Un réflexe de fierté bourgeoise empêche de faire le bilan de la situation. Cette évasion du réel est un mal qui vient de loin : Thizy a refusé le chemin de fer il y a un siècle. La volonté de moderniser le cadre de vie n'a pas bousculé partout des habitudes administratives prudentes ni les querelles de clocher.

Personne n'aurait accordé beaucoup de chances aux pôles de croissance qui se sont révélés depuis la Libération et qui apparaissaient comme les annexes des centres aujourd'hui somnolents. La hiérarchie de ces doublés s'est renversée : Cours a devancé Thizy, Saint-Martin d'Estreaux a fait de même avec La Pacaudière, comme Saint-Just-la-Pendue avec Saint-Symphorien-de-Lay. Violay et Saint-Martin-la-Sauveté ne paraissaient pas devoir se distinguer des villages voisins et on n'aurait pas imaginé l'écart qui existe actuellement entre Belmont et Chauffailles. On a déjà insisté sur la localisation à la frange du coeur textile, englué dans sa "monomanie", de ces activités qui s'adaptent, se reconvertissent ou éclosent et se propagent par imitation. La volonté de s'en sortir, l'âpreté à la tâche n'avaient vraiment jamais disparu, tandis que la faculté d'assimiler les apports extérieurs renoue avec le temps des colporteurs. L'esprit d'association qui caractérise l'agriculture, a pénétré certaines industries, comme la menuiserie normalisée et le bâtiment. Les zones nouvelles qui se constituent à la faveur du processus d'imitation ne sont pas sans rappeler les aires homogènes de la première révolution industrielle. L'établissement loin de la Clayette de la plupart des établissements et services de la firme Potain met en cause la capacité des régions qui ne sont pas particulièrement favorisées, à conserver les activités auxquelles elles ont donné naissance. Sans doute est-ce particulièrement difficile pour des groupes de cette ampleur. Le maintien des jeunes, la présence de services aux entreprises, la nécessité d'évoluer vers des productions de plus en plus élaborées rendent indispensables la modernisation de l'environnement et la promotion des hommes. Des localités comme Cours et Saint-Martin-la-Sauveté en ont pris conscience. En un mot les *foyers de croissance* le demeureront s'ils deviennent des *foyers de développement*. Peuvent-ils compter sur l'assistance des points d'ancrage de la hiérarchie urbaine ?

Roanne, centre régional, donne l'image d'une cité qui a su tirer son épingle du jeu et où les transformations, déjà préparées avant la crise de 1965, n'ont pas eu la brutalité qu'elles ont connues ailleurs. La permanence de l'esprit d'entreprise, qui s'est porté de la cotonne sur la maille puis

sur la métallurgie, lui a permis de surmonter les difficultés de la conversion. La croissance des services, tant publics que privés, a consolidé son influence. La modernisation des équipements et la construction de nouveaux quartiers ont rajeuni son visage. Tout cela permet à Roanne d'être satisfaite d'elle-même. Mais ne l'est-elle pas à bon compte ? "Ville des initiatives contrôlées", n'est-elle pas restée trop fidèle à son passé, à des industries légères de main d'oeuvre à faible valeur ajoutée, à des services banaux et à l'ambiance d'une ville de province ? Le parallélisme vaut pour Tarare, centre régional à son rang. L'industrie du voile s'est modernisée, mais reste la seule activité. Le chiffre de la population stagne et la volonté de modernisation trouve ses limites dans la relativité de la croissance économique. Que dire des autres petites villes, des villes-relais comme Charlieu et Amplepuis, qui oscillent entre la régression et l'ouverture de perspectives nouvelles ?

La capacité d'adaptation au progrès est donc très différente d'un lieu à l'autre. Aussi ingénieuse qu'elle soit, elle a ses limites. Les activités nouvelles ont les caractères fondamentaux des activités traditionnelles. Le petit nombre des décentralisations, en dépit des avantages de la zone II est un autre signe de l'existence d'infériorités structurelles, responsables de l'aggravation des déséquilibres avec les métropoles. Ceux-ci ne peuvent être compensés que par une *transformation qualitative du milieu*, dont les deux grands axes sont la réduction de l'enclavement, grâce à la pénétration des moyens de communications les plus modernes et la diversification de la structure socio-professionnelle. L'implantation d'industries à technologie avancée et de services autres que banaux entraînerait l'augmentation de la proportion de techniciens et de cadres dans la population active et un enrichissement du milieu culturel. Ces mesures relèvent de l'orientation de la politique économique nationale et de décisions prises au plus haut niveau. L'attitude de la population locale n'est cependant pas indifférente, car elle doit manifester vis à vis des pouvoirs publics une claire vision des exigences de son avenir et la volonté de faire de la région vécue une *unité d'aménagement*, afin de renforcer les solidarités anciennes par une répartition harmonieuse des équipements. Le regard porté sur les dix années qui ont suivi la crise de 1965 a montré que l'esprit de la civilisation ruralo-manufacturière a survécu à l'effondrement des structures socio-économiques dont elle était l'expression. Or, appuyée sur une culture individualiste, sur le recours aux groupes naturels et sur la référence au passé, elle prédisposait mal les responsables locaux à l'évaluation des véritables enjeux et des rapports de force qui se sont établis, comme au souci de faire partager à l'opinion la connaissance des problèmes locaux.

A cause des résistances souvent inconscientes, occultes, laissées par la civilisation traditionnelle et les entraves que sont l'enclavement et l'insuffisante diversification de la population active, l'extension de la civilisation mécanicienne qui submerge le vieux monde reste sélective, incomplète. Si les techniques qui permettent de dominer toujours davantage les facteurs naturels sont plus ou moins efficaces et coûteuses selon les lieux, l'ingéniosité des individus et la capacité des groupes d'accepter des situations que n'accepteraient pas d'autres groupes plus favorisés font écran aux déterminismes nouveaux. Au moment où les techniques aggravent les handicaps de la moyenne montagne par rapport à la plaine, c'est toujours dans le premier milieu qu'éclosent de façon privilégiée les expériences, et souvent les réussites de l'industrie spontanée, de la modernisation de l'agriculture et de l'association des habitants aux décisions qui conditionnent leur destin. Spécialement dans les périodes de transition de l'économie traditionnelle à l'économie moderne, le dernier mot reste à l'homme. Les *comportements*, qui freinent, déforment ou inspirent l'action finissent par former un facteur indépendant. Ils prennent en compte l'ensemble des facteurs géographiques et spécialement la plus ou moins forte pression démographique et la répartition par âges; les structures sociales, le degré d'instruction, la diversification de la structure socio-professionnelle dont dépend l'efficacité technique; la culture enfin, qui sous-tend la conception de la vie sociale et qui favorise ou entrave l'ouverture aux pionniers et à la promotion collective. L'aptitude de l'agent économique à accueillir le progrès dépend de ses capacités et de son histoire, mais aussi du soutien que lui apporte son groupe et de l'environnement que construit la collectivité dans laquelle il est inséré.

La complexité et l'extrême sensibilité des facteurs humains expliquent les inégalités spatiales du développement. Elles expliquent aussi la mobilité des situations d'un lieu à l'autre et, dans un même lieu, d'un secteur de production et d'un producteur à l'autre. Face au bouleversement des hiérarchies, on serait tenté d'établir en règle générale la correspondance entre facilité et stagnation, difficultés et progrès, quand les handicaps du milieu ne sont pas trop forts. La conception que le groupe se fait de sa propre situation et des moyens pour l'améliorer peut se modifier elle aussi rapidement de façon fondamentale, d'autant plus qu'il y a toujours un décalage dans le temps entre les transformations économiques et sociales et leur perception par le public.

Le cadre régional est particulièrement adapté pour la compréhension globale de l'évolution, car il permet de saisir les interactions entre les faits. On a reproché à la géographie régionale d'être "impressionniste", de juxtaposer les considérations de cas particuliers, sans se préoccuper d'une idée directrice. Or la brutalité de la confrontation de l'économie traditionnelle à l'économie moderne, plus ou moins tôt à partir de 1955, impose le thème de la mutation. La nécessité de tenir compte de l'homme dans tous ses aspects et des cercles concentriques de son environnement commande à la géographie régionale d'être "sociétale". Son champ d'observation s'ouvre bien au delà du recensement de la population et des activités. Dans la quête de l'explication au niveau de l'individu et des groupes, elle met en oeuvre des méthodes qui rejoignent celles de l'historien. Mais l'historien porte des jugements sur des situations passées, qui ne mettent pas en cause des contemporains ni des idéologies qui engagent l'avenir. Le géographe doit s'efforcer de confronter la réalité d'aujourd'hui à un idéal de société afin de dégager les "vrais problèmes", de mesurer "les rapports entre les tendances au développement et leurs antagonismes" (Pierre George).

Dans sa vision évolutive, la géographie doit se fonder sur un idéal de société. Or en dehors des intérêts à courte vue et des militantismes absolus, un consensus se fait jour pour une croissance qui n'accroisse pas les inégalités et n'aliène pas l'homme. La société "post-industrielle" ou "post-moderne" doit réconcilier les valeurs de la société rurale avec l'efficacité mécanicienne. "C'est en partie au géographe" écrit Paul Claval, "qu'incombe la charge de dire jusqu'où on peut relâcher les tensions que crée le système actuel, sans compromettre des résultats qu'on ne veut pas abandonner". La géographie doit, ensuite, rendre compte de la réalité d'aujourd'hui. Dans le stock du passé, elle cherche à dégager ce qui conditionne l'homme et, pour le présent, elle a recours à l'enquête directe et à l'examen de ce qui traduit ses préoccupations, dans la presse locale et les compte-rendus des organisations. Cherchant à analyser avec précision et exactitude les situations et à favoriser les comparaisons, elle fait une large place au quantitatif, mais utilise autant que possible des méthodes simples, afin que le chiffre ne devienne pas une valeur en soi. Le géographe n'"invente" rien et chacun retrouve dans ses écrits les faits familiers. Mais il les replace dans leur histoire et leur milieu et rassemble des données difficilement accessibles. Il fait ressortir l'originalité de ce qui paraît normal, parce qu'on y est habitué ou résigné. Il contribue à faire connaître les solutions originales dont on peut s'inspirer ainsi qu'à déceler les obstacles au progrès. Afin que ses écrits soient accessibles à tous, il se détoure de l'encyclopédisme et de l'hermétisme.

Le cadre spatial le mieux adapté à ce type de recherche est une unité fondée sur une solidarité d'intérêts et suffisamment homogène pour se distinguer des régions qui l'encadrent. Elle doit être assez étendue pour que les traits particuliers enrichissent la connaissance globale sans prendre une place sans rapport avec leur importance réelle. Elle offre une base solide à l'action régionale. Le Roannais et le Beaujolais textile, par leur superficie et leur population, 3500 km<sup>2</sup> et 275.000 habitants, sont sans doute dans les normes moyennes de telles *unités d'aménagement*, entre lesquelles se partage la France non-métropolisée. La couverture du pays par des études menées dans ce cadre suivant la même problématique serait sans doute une contribution importante à l'information, à la réflexion et à l'action. Ces études doivent être menées pendant une période suffisamment longue, pour parvenir à la familiarité avec les lieux et à l'appréciation du stade atteint dans l'évolution, et être par la suite tenues à jour.

De la confrontation de la réalité d'aujourd'hui avec l'idéal à atteindre, se dégagent les *vrais problèmes*. Ils sont spécifiques à chaque région et évoluent avec le temps. Dans le Roannais et le Beaujolais textile, il s'agissait avant 1955 de faire prendre conscience du décalage et de déceler les faux-semblants de la prospérité. Aujourd'hui, les freins au développement apparaissent au nombre de quatre, étroitement imbriqués entre eux : l'enclavement; les déséquilibres de la structure socio-professionnelle; la disharmonie et la dévitalisation des relations internes; la permanence de la culture ruralo-manufacturière et le fonctionnement du système représentatif enfin, car à partir du moment où les intéressés deviennent capables de discerner ce qui est dépendant de leur volonté de ce qui ne l'est pas, les solutions vraies s'imposent d'elles-mêmes.

La géographie régionale, évolutive et sociétale, est tout naturellement *applicable*. Peut-être la géographie appliquée a-t-elle péché, en voulant être immédiatement utile. Présenter l'optique propre au géographe pour tirer une prospective de la confrontation de différentes courbes, établir des plans d'aménagement et la zonation des équipements sont certes des démarches nécessaires, mais qui sans une connaissance intime du milieu, risquent d'être surimposées à la réalité vivante. D'autre part, toute action d'aménagement répond à une commande des pouvoirs publics. Sa finalité et ses modalités résultent de rapports de force qui ont orienté la décision politique. L'aménageur peut certes proposer les solutions techniques les plus judicieuses, mais ne peut pas modifier l'économie du projet. La priorité ne serait-elle pas à une action de formation, qui permette à la collectivité locale d'être en connaissance de cause juge et actrice de son avenir ? A notre avis, la géographie applicable doit précéder la géographie appliquée, au même titre que toute connaissance

désintéressée, mais soucieuse de l'homme et à la disposition de ceux qui se préoccupent de développement, doit précéder la décision et l'action.

Pour ce qui tient à la marge d'action de leurs habitants dans la confrontation à l'économie moderne, le Roannais et le Beaujolais textile révèlent autant d'inadéquations que d'ingéniosités. Leur devenir paraît sombre dans la mesure où l'évolution se fait dans une économie qui avantage les zones les plus favorisées. Le passage réussi d'une civilisation à l'autre qui aboutirait à réaliser "l'unité" de l'homme social" aurait une signification profonde. En effet, la croissance économique, c'est-à-dire en clair l'industrialisation, a pratiquement partout pris corps en marge des sociétés rurales et leur est restée étrangère. La région de Roanne et le Beaujolais textile, qui continuent d'être une région industrielle dans des structures rurales, pourraient être un laboratoire de la société "post-moderne".